**Béret, peintre de la Nature**

**Les origines**

Abangwa Babotchwe, dit **Béret**, est né en décembre 1968 à Sanguia, dans le Territoire de Fizi au Sud Kivu. Ce surnom vient selon lui de la déformation d’un nom biblique difficile à prononcer pour les Bembe, son ethnie.

Il est le seul garçon dans une fratrie de 9 filles, né d’une famille d’artisans voire d’artistes. Son statut de seul héritier male du clan lui vaut pas mal de liberté et d’attentions. Son grand père, dont il se souvient un peu, est sculpteur de masques et de fétiches, instruments ritueliques fort importants chez les Bembe. Ce grand-père peint à ses heures, notamment la façade de maisons, avec les couleurs naturelles que la terre et la végétation offrent sur place, mais il n’aura jamais l’occasion d’enseigner cet art à son petit fils.

Son père, Monbon Babotchwe, est menuisier et un peu sculpteur, mais ne peint pas. Il fabrique des meubles de bois ou tressés et même des pirogues. Ce père artisan emmène son fils dans la forêt alors omniprésente autour de Sanguia, pour cueillir des champignons, chasser peut-être et surtout couper le bois nécessaire à son travail. Ces incursions répétées marquent pour toujours l’imaginaire de l’enfant qu’est alors Béret, avec des sentiments mêlés de mystère, d’inquiétude et de fascination.

On l’envoie à l’école, d’abord au primaire à Sanguia, puis au secondaire à l’Institut du Lac de Nundu. Mais le jeune Béret n’accroche pas. Il passe déjà son temps à dessiner ou à peindre dans ses cahiers ou en cours. D’où lui vient cette passion, il n’en sait rien. Après 3 ans dans le secondaire, à l’âge de 17 ans, il interrompt ses études. Il a appris à jouer de la guitare et joue régulièrement pour la communauté méthodiste de Sanguia.

**Peinture et musique**

Guitariste et peintre, Béret encore adolescent s’estime suffisamment doté pour partir à l’aventure. Il part pour Bujumbura en 1987 – la ville capitale qui jouxte le Sud Kivu – et déjà, vit de sa peinture. Il peint habilement des animaux, des scènes rurales, des gens. Là, le patron de l’hôtel Albatros lui commande des peintures pour toutes ses chambres. Des expatriés lui achètent ses toiles. C’est à Bujumbura qu’on lui montre dans un livre des reproductions de peintures d’Henri Rousseau, dit le Douanier Rousseau : il comprend que là sont son style et son inspiration. En effet, le parallèle est évident dans la plupart de ses toiles.

La musique l’appelle aussi, mais comme moyen de gagner sa vie. En 1989, il part pour Kigali et entre comme guitariste soliste dans l’orchestre national du Rwanda (Habamara Rungu). Il fonde même un petit orchestre sur place, « les Etoiles » (Inye Nyeri). Mais l’insécurité grandissante au Rwanda le contraint à quitter le pays dès 1990 et il opte pour la Tanzanie.

A Dar Es Salam, c’est encore la musique qui le fait vivre et l’occupe. Une vie facile et oisive dit-il, qui ne l’incite guère à peindre. A nouveau guitariste soliste, dans un orchestre local (Chok Chok Bayetu), il peint de temps en temps, des portraits d’après photo. Cette vie facile finit par le lasser : il quitte Dar en 1993 et retourne au Burundi qu’il quitte rapidement du fait des troubles interethniques. Il vend ses guitares et revient enfin au pays, s’installant à Bukavu.

**Rencontres**

Béret ne touchera plus guère à la guitare. Il a compris en son for intérieur que c’est à la peinture qu’il doit désormais consacrer son art et son temps. Plusieurs rencontres l’y incitent, qui ne sont pas le fruit du hasard. Cheminant dans les rues de Bukavu ses toiles sous le bras, il est fréquemment abordé par des expatriés qui tombent en arrêt sur ses toiles et veulent en savoir plus et l’aider.

Le propriétaire de l’Orchidée à Bukavu lui commande des tableaux pour décorer tout l’hôtel. Le responsable du parc de Kahuzi Biega, entre Bukavu et Bunyakiri, là où l’on voit de grands gorilles de plaine, se passionne pour son travail et l’emmène souvent au plus profond du Parc, nouveau contact intime avec la forêt et la faune sauvage. Il peindra beaucoup pour le Parc et pour cet Allemand amateur éclairé.

Mais après avoir construit une maison à Sanguia pour son père, il décide de tenter sa chance à Kinshasa. En camion jusqu’à Kisangani, puis sur une barge jusqu’à Kinshasa, il fait le long voyage qui mène du Kivu jusqu’à la capitale. Là, une connaissance Bembe, le Pasteur Sikatenda, l’héberge. Il épousera sa fille en 1996, dont il aura deux enfants.

A Kinshasa, l’heure est encore au mobutisme. L’argent est là et l’élite du régime a le goût des belles choses et de la peinture. Béret vend alors beaucoup de toiles, notamment à des Congolais, ce qu’il se plait à souligner car cela ne lui arrive plus guère aujourd’hui. Il fonde son atelier Avenue des Huileries. Certains particuliers collectionnent ses toiles, haut fonctionnaires, ambassadeurs, commerçants, banquiers… Béret gagne bien sa vie et tout semble facile.

Las, la situation politique le rattrape encore. L’effondrement du régime, la fuite des élites, l’instabilité… ne sont guère propices à son art. Ses ventes s’effondrent, ses mécènes s’en vont, son revenu chute. Il doit quitter son atelier et se replie à Bandalungwa dans la petite maison qu’il a construire mais qui n’est pas adaptée pour y peindre.

Il rencontre enfin un avocat de la place qui s’éprend de sa peinture et achète la quasi totalité de sa production. Ce partenariat presque exclusif fait vivre Béret mais le coupe quelque peu des circuits habituels de diffusion de la peinture à Kinshasa.

**L’inspiration**

Béret est un vrai autodidacte. Nul ne lui a appris à dessiner, à peindre, à mettre de l’ombre et de la lumière, à trouver l’harmonie des couleurs, à créer de la profondeur, à équilibrer ses tableaux. Il ne sait pas ce qui l’a poussé un jour à prendre crayons et pinceaux et à mettre sur le papier ou la toile ce que ses parcours en forêt avaient suscité d’imaginaire, d’enchantement et de frayeur dans son esprit d’enfant. On peut donc parler dans son cas d’un sens inné de la peinture.

Dans une toile de Béret, le geste est sûr, l’ensemble est équilibré et le détail est juste. La connaissance des feuillages, des ramures, des plumages est étonnante. Le sens des couleurs est indiscutable de même que celui des différents champs qui composent le tableau. On serait tenté d’y discerner des perspectives quand tout ne semble à première vue qu’enchevêtrement et hasard.

Bien sûr, c’est la forêt qui domine comme source d’inspiration. Il la craint enfant, pour son mystère, ses bruits, son obscurité, ses lianes omniprésentes, ses légendes de démons et d’enchantements. De Stone Henge aux cathédrales, de la sylve barbare aux promenades de Werther, de Charles Perrault à Lamartine, la forêt de Béret nous renvoie à des sentiments universels ancrés au plus profond de nous-mêmes. Inquiétante et protectrice, mystérieuse et familière, immense et intime, la foret de Beret est notre foret à tous car nous aurions pu la rêver telle quand il a su la peindre pour nous.

Ce sens initial de la peinture s’est aussi façonné au gré des voyages, des rencontres, des ambiances auxquelles il a été confronté. Peintre de la Nature, Béret est aussi – au sens de ses origines et de ses voyages – un peintre des Grands Lacs. Congo, Burundi, Rwanda, Tanzanie… Béret nous offre la vision d’une Afrique des Grands Lacs qui disparaît peu à peu sous les coups répétés de la déforestation, du braconnage, des guerres ou tout simplement de l’accroissement des peuplements humains dans des zones sauvages encore il y a peu. En creux, il nous donne une lecture des crises et des drames qui secouent cette région depuis tant d’année, et dont la nature, tout autant que les Hommes, paie le prix fort. Lucrèce Africain, Béret nous rappelle à l’impératif des choses de la Nature et c’est pourquoi la vue de ses toiles nous inspire cet indéfinissable sentiment élégiaque et inquiet tout à la fois.

Enfin, bien sûr, la peinture « naïve » d’Henri Rousseau, est un élément capital de l’inspiration de Béret. Pour des raisons analogues à celles qui font que les toiles de Béret nous plaisent, celle du Douanier Rousseau rencontrèrent un grand succès, notamment au Salon des Indépendants à Paris en 1909. Le parallèle entre les deux artistes est intéressant : des origines modestes, une démarche autodidacte et un ancrage radical dans la nature sauvage, mystérieuse et profonde. Beret dit sans ambages que lorsqu’il vit des tableaux d’Henri Rousseau pour la première fois, il sut ce que devait être sa peinture. A voir les toiles de l’un et de l’autre, ayant en tête l’itinéraire de Béret, on est plus tenté de parler de filiation artistique que de peinture « à la manière de ».

**Francis Saudubray, avril 2012.**



Henri Rousseau, *Le rêve*, 1910.